

— Savez-vous pour quelle cause on l'a arrêté ?

— Il a eu une querelle avec un intendant nommé Varin... Cet homme l'a menacé de son bâton, et, comme David à la sang chaud, il a arraché ce bâton des mains de l'intendant et le lui a brisé sur les épaules. Depuis, les hommes de Varin le cherchaient activement. Ils ont pu mettre la main sur lui l'autre jour et l'ont conduit à la prison de la ville. Mais il suffira d'un mot de M. de Vaudreuil pour lui rendre la liberté...

Quelques instants après, d'Arramonde, monté sur l'un des vigoureux chevaux du fermier, s'avangait au grand trot vers Québec.

Une des premières personnes qu'il rencontra en entrant dans la ville fut M. de Frontenac qui galopait dans la direction opposée.

— Eh ! je suis heureux de vous voir, mon cher vicomte, s'écria d'Arramonde... Où courez-vous ainsi ?

— Un Canadien vient d'apporter au quartier général la nouvelle qu'un combat aurait été livré cette nuit sur la côte de Sillery... Je vais voir en hâte si cela est vrai.

— Je suis charmé de vous éviter la peine de courir à Sillery. Oui, mon cher vicomte, ce combat a eu lieu. Les Anglais ont essayé de débarquer, mais ils ont été repus si gaillardement par M. de Saint-Preux qu'ils ont regagné précipitamment leurs vaisseaux en laissant sur le sable un grand nombre des leurs. J'allais précisément informer de cet événement M. de Vaudreuil et M. de Montcalm.

— Venez donc, je vais vous conduire au palais du gouverneur. Il doit y avoir justement ce matin un conseil auquel assistera M. de Montcalm. Il sera ravi d'entendre de votre bouche le récit de cet heureux combat.

Les deux jeunes gens éperonnèrent leurs chevaux et s'arrêtèrent bientôt devant la porte du palais où était le gouverneur général de Québec.

Ils mirent pied à terre et montèrent rapidement un large escalier de pierre conduisant au premier étage.

— Veuillez m'attendre ici, monsieur d'Arramonde, dit le vicomte de Frontenac en introduisant le gentilhomme béarnais dans une vaste salle qui servait d'antichambre.

Il pénétra lui-même dans une autre pièce, puis revint au bout de quelques instants prévenir Jean d'Arramonde que M. de Vaudreuil et le marquis de Montcalm désiraient le voir sur-le-champ.

XXI

VENGEANCE.

Une dizaine d'officiers au costume simple et sévère étaient debout autour d'une grande table jonchée de cartes et de papiers.

Un autre groupe d'hommes vêtus d'habits de velours galonnés d'or, et coiffés de perruques poudrées, se tenaient dans un des coins de la pièce.

Dès qu'il aperçut d'Arramonde, M. de Montcalm qui était parmi les officiers, vint vers lui la main tendue et lui dit avec bonne humeur :

— J'ai prié M. le marquis de Vaudreuil de vous faire entrer sur-le-champ, monsieur, car je sais que vous n'aimez pas à faire antichambre.

Puis s'adressant au gouverneur général, qui se trouvait près de lui :

— Monsieur, dit-il je vous présente M. d'Arramonde, un de

mes meilleurs officiers, dont j'ai déjà eu l'occasion de vous parler à propos de l'affaire de Montmorency... Monsieur, continua-t-il en se tournant vers le gentilhomme béarnais, je suis ravi que vous ayez pu vous tirer des mains des Anglais. M. de Frontenac vient de nous dire que vous nous donneriez d'utiles renseignements sur le combat qui s'est engagé cette nuit près de l'anse du Foulon. Le conseil vous entendra avec intérêt.

Jean d'Arramonde s'inclina et, entrant au milieu du cercle formé par les principaux officiers de l'armée, il raconta ce qui lui était advenu pendant les derniers jours de sa captivité et comment il avait été assez heureux pour faire tomber l'armée du général ennemi dans une embuscade adroitement préparée.

Ce récit fait en termes fort simples, mais avec cette assurance et cette verve gasconne qui lui étaient habituelles, valut au gentilhomme béarnais les suffrages de ces hommes qui se connaissaient en courage et en sang-froid.

— Monsieur, dit le marquis de Vaudreuil, votre conduite sera signalée à Sa Majesté, qui, j'en suis sûr, la récompensera comme elle le mérite. Je serais heureux si, dès maintenant, il m'était possible de faire quelque chose qui vous fût agréable, quelque faveur que vous me demandiez, je vous promets de vous l'accorder.

— Je suis profondément reconnaissant à Votre Excellence des marques d'estime qu'elle veut bien me donner, dit Jean d'Arramonde. Son approbation est la meilleure récompense que je puisse solliciter pour moi... Mais, poursuivit-il en saisissant avec beaucoup d'à-propos l'occasion qui se présentait, puisque vous voulez bien me permettre, monseigneur, de faire un appel à votre bienveillance, j'implorerais en faveur d'un grand secours pour mener à bonne fin cette entreprise et qui en ce moment, expie dans un cachot le malheur d'avoir déplu à l'un de vos subalternes.

Un mouvement se fit parmi les messieurs galonnés qui se trouvaient à l'une des extrémités de la salle et qui étaient les principaux intendants et fournisseurs de l'armée, quo M. de Vaudreuil avait convoqués pour donner au conseil des renseignements sur la situation des vivres.

Quel est cet homme ? demanda le marquis de Vaudreuil en fronçant le sourcil. Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Cet homme se nomme David Kerulaz, répliqua Jean d'Arramonde.

— David Kerulaz ! s'écria le marquis de Montcalm. Que lui est-il donc arrivé ?... Ne nous avez-vous pas dit tout à l'heure que c'était lui, le brave garçon, qui avait aidé à correspondre avec M. de Saint-Preux ?

— Mon récit n'était pas tout à fait exact, monsieur le marquis ; David Kerulaz a, en effet, reçu mes instructions, il s'est mis courageusement en route pour parcourir la longue distance qui sépare le camp anglais de l'anse du Foulon... Mais, comme il traversait Québec, il a été arrêté par des inconnus, jeté en prison, et sans un secours providentiel de Dieu l'avis important dont je l'avais chargé ne serait pas parvenu à M. de Saint-Preux.

— Qui donc a osé mettre la main sur David le chasseur, sur le plus brave le plus loyal, le plus fidèle de nos Canadiens ?

— Je l'ignore... on m'a parlé d'un certain intendant...

Un homme se détacha alors du groupe qui tenait conseil à voix basse à quelques pas des officiers. Il s'avança d'un pas lent et cauteux jusqu'à la table où Montcalm appuyait son poing fermé, et s'approchant de M. de Vaudreuil :

— Monseigneur, dit-il, c'est moi qui ai demandé que ce Da